

ÉRIC CHEVILLARD: DES SOUCIS ESTHÉTIQUES A L'ENGAGEMENT ÉCOLOGIQUE

DOMINIQUE FARIA
Université des Açores
dominiquefaria@uac.pt

Résumé

Eric Chevillard est connu pour son travail formel sur les conventions littéraires et sur le langage. Or, dans ses travaux les plus récents, il met son art – apparemment incompatible avec des interventions politiques – au service de la dénonce de questions écologiques.

En effet, dans son blog, *L'Autofictif*, il critique souvent l'usage désolant que l'humanité fait de la planète. Aussi, dans son roman *Oreille rouge* (2005), il dénonce les problèmes écologiques en Afrique, notamment celui des savanes désertifiées. Quant à *Sans l'orang-outan* (2007), son dernier roman, il est une véritable fiction écologiste: l'auteur y imagine les conséquences catastrophiques qu'aurait l'extinction de l'orang-outan sur l'écosystème planétaire et sur notre société.

Dans ces travaux de l'auteur nous retrouvons les traits caractéristiques de son écriture. Ceux-ci y ont cependant la fonction de rendre le lecteur plus conscient de la crise environnementale.

Abstract

Eric Chevillard is known for his work on the formal aspects of literary conventions and of language. Notwithstanding, in his latest works, he uses his art – which would apparently not work well with political interventions – to expose ecological problems.

In his blog, *L'Autofictif*, he often criticises the desolating use humanity does of our planet. In his novel *Oreille rouge* (2005), he exposes ecological problems in Africa, namely the deserted savannas. As for *Sans l'orang-outan* (2007), his latest novel, it is a truly ecological fiction work: in it, the author imagines the catastrophic consequences the extinction of orang-utans would have on our planet's ecosystem and on our society.

In these texts, Chevillard uses the typical traits of his writing. Yet these are now used to make the reader more aware of the environmental crisis.

Mots-clés: Eric Chevillard, roman français contemporain, écologique

Keywords: Eric Chevillard, french contemporary novel, ecological

Les romanciers français contemporains, Éric Chevillard inclus, ont été critiqués, surtout pendant les années quatre-vingts et quatre-vingt-dix, pour leur trop grande concentration sur les aspects formels du roman et leur manque d'intérêt pour ce qui les entourait, comme le montre Jan Baetens:

[...] les Américains – mais de nombreux Français ont repris cette thèse – estiment que le roman français est totalement dénoué d'intérêt, et ce pour cause de nombrilisme et de verbiage: les Français auraient renoncé au référent, au récit, au monde tel qu'il est ou tel qu'il se rêve, pour se consacrer à la seule alchimie du verbe et, partant, ils auraient perdu également ce qui constitue le vecteur le plus dynamique de l'art contemporain: sa possibilité d'intervention *politique*. (Baetens, 1999: 10)

Chevillard est, de ces écrivains, celui chez qui il y a généralement le moins de renvois au monde "tel qu'il se rêve", pour reprendre les mots de Baetens. Chez Jean Echenoz, Jean-Philippe Toussaint ou Christian Oster, par exemple, nous trouvons fréquemment des points de repère géographiques et chronologiques, ainsi que des références à des phénomènes de la société contemporaine, tandis que chez Chevillard ce genre de procédé est presque inexistant.

Eric Chevillard est, en effet, un auteur provocateur et très peu conventionnel, dont le grand but est de déranger l'ordre établi, ce qu'il accomplit soit par son travail sur les aspects formels du roman, soit par ses récits. Ainsi, ses textes déjouent les conventions littéraires – comme lorsqu'ils partent d'un sous-genre qu'ils minent de l'intérieur (l'édition critique dans *L'œuvre posthume de Thomas Pilaster* (1999), le récit d'aventures dans *Les absences du capitaine Cook* (2001), l'autobiographie dans *Du hérisson* (2002), le conte dans *Le vaillant petit tailleur* (2003) –, et jouent avec les conventions linguistiques – son écriture stylistiquement très travaillée teste les limites du langage, soit au niveau sémantique, avec les jeux de mots et le nonsense, soit au niveau de la matérialité de la langue, avec les jeux sur les sonorités ou la graphie des mots. Pour ce qui est de ses récits, ceux-ci présupposent toujours la création de mondes fictionnels dont les règles de fonctionnement diffèrent de celles du monde réel, même si, comme le remarque Bessard-Banquy, ils ne manquent pas de susciter une réflexion sur la réalité:

C'est dire qu'avec Chevillard le lecteur sombre inmanquablement dans le pli étrange de mondes imaginaires dont les lumières éclairent souvent d'un jour surprenant les ombres difformes du monde réel. C'est pourquoi l'on avance chez lui comme sur le fil de l'équilibriste, par-delà le vide, à la lisière de l'absurde. (Bessard-Banquy, 2003: 21)

Ainsi, dans son roman *Au plafond* (1997), le narrateur, fatigué d'être incompris et mal adapté au monde, décide de vivre au plafond, la tête en bas, tandis qu'un autre personnage, Madame Stempf, garde ses quatre enfants dans son ventre pour les protéger de la société, engloutissant, de temps en temps, des jouets pour qu'ils ne s'y ennuiant pas trop. Ces exemples montrent bien comment l'auteur réussit à créer des mondes imaginaires, généralement absurdes, comme l'affirme Bessard-Banquy, auxquels peut être sous-jacente une critique de la société, mais qui n'ont aucun rapport explicite à celle-ci.

Chevillard – qui, à ce jour, a publié une quinzaine de romans aux Éditions de Minuit et un grand nombre de récits plus courts dans de plus jeunes maisons d'édition ou dans des revues électroniques – est donc connu pour son style si personnel et ses récits rocambolesques. Or, dans ses derniers travaux il procède précisément à ce que Baetens appelle, dans le passage cité ci-dessus, "une intervention politique". En effet, dans son blog *L'autofictif* – qu'il tient depuis 2007 – et dans ses deux derniers romans, *Oreille rouge* (2005) et *Sans l'orang-outan* (2007) – il détourne par moments son attention des questions littéraires et surprend lecteurs, critiques littéraires et chercheurs, lorsqu'il décide de mettre son art, apparemment incompatible avec l'engagement, au service de la dénonce des questions écologiques.

Dans *Oreille rouge*, il traite plus spécifiquement la situation en Afrique: Éric Chevillard a été invité à se rendre dans un village du Mali, au bord du fleuve Niger, alors qu'un écrivain malien s'est rendu en France. Ce roman en est le résultat. L'auteur y utilise les conventions du récit de voyages¹ pour dénoncer des questions humanitaires, pour critiquer le comportement des occidentaux envers ce pays et ses habitants, mais aussi pour dénoncer des problèmes environnementaux. Il y raconte l'histoire de l'écrivain français Albert Moindre, qui part au Mali pour écrire "son grand poème sur l'Afrique" (p.35). Tous les clichés du récit de voyage en Afrique y sont repris: les traditions et les croyances africaines, ainsi que la lutte avec les moustiques, l'excès de chaleur et le coup de soleil (qui lui vaut l'appellation d'Oreille Rouge). Albert Moindre y devient évidemment l'alter ego de l'auteur (d'ailleurs, lorsqu'il y est question de choisir le titre de ce texte grandiose, une des suggestions présentées est précisément "Eric en Afrique" (p.80). Or, Albert part au Mali dans l'attente de voir les animaux majestueux qui caractérisent, dans l'imaginaire occidental, ce continent – le lion, l'éléphant, le rhinocéros – mais ses attentes vont être déjouées. C'est de ce contraste entre cette image stéréotypée et idyllique de l'Afrique avec la réalité beaucoup plus dure que naît le sujet du roman.

¹ En effet, si nous partons des caractéristiques de la littérature de voyage énoncées par Odile Gannier (2001:5-6), nous constatons que Chevillard écrit effectivement un récit de voyage: il rend compte des endroits visités, des personnes rencontrées et de leurs mœurs. Il y raconte même le retour en France, mettant au ridicule cette tendance, identifiée par Gannier, de raconter ses souvenirs, de montrer les objets rapportés, et d'adopter de nouvelles habitudes, notamment langagières.

Pendant son séjour au Mali, le narrateur entreprend donc une quête naïve et persistante des girafes et des hippopotames. Cette quête devient même le fils conducteur du récit, mais aussi le motif qui sert de déclencheur de la créativité et de l'humour de Chevillard: quand son personnage devient vraiment frustré, il lui fait écrire des "citations à comparaître" à la girafe (p.61-63), au lion (93-94) et à l'hippopotame (119-121). Souvent cet humour devient un peu sombre, comme lorsque l'on comprend que même le guide qui l'emmène chaque jour dans la savane pour essayer de voir ces animaux le trompe, les informations qu'il lui récite étant celles qu'il apprend par cœur dans un livre: le guide non plus n'y connaît rien à ces animaux, les savanes africaines étant depuis longtemps désertifiées.

Outre cette grande question centrale, Chevillard dénonce aussi dans ce roman d'autres problèmes écologiques: les ordures sur le sol, notamment les sacs en plastique (Chevillard, 2005:110) et les décharges polluantes des usines sur le fleuve Niger, responsables pour la mort des poissons (*idem*: 118). Or, cette critique y est articulée avec les traits typiques de l'écriture de cet écrivain: nous y trouvons des renvois intertextuels ou intratextuels, des pastiches, des jeux avec les sonorités de la langue, mais qui servent maintenant un autre propos. Dans le passage suivant la fusion entre ces deux sortes d'éléments est très évidente:

Voici comment on circule dans la capitale, Bamako, en file indienne, un masque rudimentaire sur le visage; au cul, un pot d'échappement qui crache une fumée noire suffocante. Il faudra s'équiper d'un chalumeau bientôt pour découper les feuilles saturées de plomb des salades magnifiques qui poussent dans les faubourgs: elles briseront quelques mâchoires fragilisées déjà par le défaut d'alimentation carnée avant de se vendre à l'exportation comme motifs ornementaux pour les grilles de nos portails et de nos balcons. (Chevillard, 2005: 66)

Cette courte histoire est typique du travail de Chevillard: elle part d'un jeu de mots sur le mot plomb, qui est ensuite développé à l'excès, créant un effet d'incongru, les salades chargées de plomb finissant sur les portails et les balcons des occidentaux. Ce qui surprend est que, pour la première fois, cet auteur utilise son écriture et son humour pour dénoncer des problèmes réels et très sérieux: la pollution, la faim et l'exploitation de l'Afrique par l'Occident.

Quant à *Sans l'orang-outan*, son dernier roman, il est une véritable fiction écologiste. Chevillard y imagine les conséquences catastrophiques qu'aurait l'extinction de l'orang-outan sur l'écosystème et sur notre société et notre culture. Il y fait le récit de la mort des deux derniers orangs-outans sur la planète, Bagus et Mina, du point de vue de leur soigneur, qui s'appelle, précisément comme le narrateur d'*Oreille rouge*, Albert Moindre. Bien que

l'Homme y soit parfois directement critiqué pour son attitude destructrice, l'accent y est plutôt mis sur les conséquences qu'aura cette disparition sur notre monde, désormais incomplet, et sur le système du savoir humain. Ainsi, il y a tout un ensemble de phénomènes qui disparaissent et qui vont atteindre la langue (le mot orang-outan cesse d'exister (Chevillard, 2007: 53) et la philosophie (la conception de la réalité, du monde doit changer (*idem*:18), qui vont provoquer des troubles de l'écosystème (que deviendront les insectes qui vivaient sur le dos de l'orang-outan?) (*idem*: 19), et changer pour toujours l'imaginaire humain (pour la prochaine génération cet animal prendra des allures mythiques et, avec le temps, nous-mêmes, nous commencerons à oublier comment il était (*idem*: 37).

Chevillard, qui est connu pour sa capacité de pousser une idée jusqu'à ses extrêmes, présente ensuite une version un peu apocalyptique de ce nouveau monde, où les humains fument une drogue hallucinogène, conçoivent le suicide comme un soulagement et la reproduction comme un crime, parce qu'elle assurera la survie de l'espèce. En désespoir, pour combler ce vide créé par l'extinction, un groupe d'hommes de femmes et d'enfants, incités par Albert Moindre, font un dernier effort et entraînent leurs corps et leurs volontés, à force de s'exercer sur les branches des arbres, pour devenir aussi semblable que possible au gros singe roux.

Chevillard réussit ainsi à créer un monde fantastique, tout en dénonçant un problème du monde contemporain. Il le fait, comme toujours, ayant régulièrement recours aux procédés typiques de son écriture, de ceux qui relèvent de l'intratextualité² et de l'intertextualité³, à ceux qui relèvent d'un jeu avec le langage⁴.

Dans *L'Autofictif*, le blog de Chevillard, où il exprime plus fréquemment et plus directement son opinion, l'écrivain critique souvent l'usage désolant que l'humanité fait de la planète. Il y signale le risque d'extinction des renards gris, des ocelots (entrée datée du 2 février 2009) et des gorilles (entrée datée du 13 mars 2008). Dans ces textes écrits à la première personne, l'auteur dénonce aussi la destruction des ressources naturelles par l'homme, notamment à cause de la pollution et de l'effet de serre (entrée datée du 2 avril 2008). Souvent, comme dans le passage suivant, ses commentaires ne portent pas sur des problèmes aussi spécifiques que ceux que je viens d'énoncer, mais ils n'en sont pas moins acérés: "Cette planète jumelle de la Terre eut la chance d'être séparée de sa sœur à la naissance et confiée à une famille moins dissolue" (entrée datée du 2 juin 2009). La construction métaphorique de cette phrase permet d'employer le champ sémantique de l'adoption pour traiter la question de la destruction de la Terre par l'Homme (qui devient ici "une famille dissolue"). La formulation succincte et la densité sémantique, ainsi que le

² Comme le renvoi à Nisard, de *Démolir Nisard* (p.114).

³ Dont la référence à Pénélope et Ulysse (p.162)

⁴ Deux des personnages féminins s'appellent "Marasma" et "Labyrinth" (p.84)

caractère indirect, surprenant et ironique de cette critique la rendent encore plus puissante auprès du lecteur, qui aurait probablement été moins frappé par un commentaire plus sérieux à ce sujet. L'auteur met ainsi sa maîtrise des mots au service de la cause écologiste. L'écriture a ici la fonction de contribuer à rendre le lecteur plus conscient de ce qui l'entoure et de son rôle, en tant qu'être humain, dans ce système.

Les soucis écologiques de Chevillard se manifestent donc depuis peu d'années, bien que de façon assez continue. Ils portent surtout sur la pollution, le gaspillage, la destruction des ressources naturelles, mais aussi – et surtout – sur les animaux. Or, ceux-ci ont depuis toujours eu un rôle central chez cet auteur, surtout ceux qui sont moins domestiques. Ils deviennent souvent les sujets principaux de ses textes, comme le hérisson dans *Du hérisson* ou le crabe dans *La nébuleuse du crabe*, mais la plupart des fois ils font partie d'une sorte d'imaginaire personnel: ils peuplent ses récits aussi bien que son écriture⁵. L'auteur est souvent interrogé sur le rôle de cette sorte de bestiaire personnel dans son travail et, dans un entretien daté de 2006, il explique cette préférence:

Je crois que l'homme ne peut s'autoriser le progrès technique, l'évolution des mœurs ou les caprices de la mode que parce qu'il est environné d'arbres et d'animaux qui forment l'immuable décor de son aventure. Nous souffririons trop sans eux de notre propre instabilité. Nous pouvons renverser le roi et tuer le père parce que les vaches paissent alentour comme si de rien n'était. (Aline Girard *et al.*, 2006: sans page)

L'animal est donc conçu par Chevillard comme un être qui, au contraire de l'homme, est authentique, naturel et immuable. C'est lui qui lie l'homme au monde naturel, à ses ancêtres. Il représente le monde sans progrès, sans culture. Ceci explique aussi la préférence de cet auteur pour les animaux en voie d'extinction: leur disparition, cela devient évident dans *Sans orang-outan*, constitue une brèche ouverte sur l'humanité.

Les soucis écologiques ont donc toujours été sous-jacents au travail de cet auteur, bien qu'ils ne soient directement traités que dans ses derniers textes. Dans ceux-ci, malgré le ton si personnel de ses dénonces, Chevillard ne parle pas vraiment en son nom, mais plutôt dans sa condition d'homme qui s'adresse à ses semblables: dans *Oreille rouge* le narrateur, bien qu'il soit français, représente plutôt l'occidental, puisqu'il y est question surtout du contraste entre une vision idyllique de l'Afrique typiquement occidentale et la réalité contemporaine; dans *Sans l'orang-outan* et dans *L'autofictif* cela devient encore plus évident: Chevillard y fait des réflexions en tant qu'être humain qui s'adresse à d'autres êtres humains, le sujet étant plus important que les différences entre les peuples.

⁵ Dans *L'œuvre posthume de Thomas Pilaster*, par exemple, dont le récit n'a absolument rien à voir avec des animaux, nous trouvons, entre les pages 80 et 90, des références à la girafe, au hérisson, au paon, au canari, au scarabée, et au tigre.

Bibliographie

- BAETENS, Jan (1999). "Crise des romans ou crise du roman?" In: Jan Baetens, Dominique Viart (éds). *Écritures Contemporaines 2, états du roman contemporain* (Actes du colloque de Calaceite, Fondation Noesis, 6-13 juillet 1996). Paris-Caen: Lettres Modernes Minard, 1999.
- BESSARD-BANQUY, Olivier (2003). *Le roman ludique, Jean Echenoz, Jean-Philippe Toussaint, Éric Chevillard*. Paris: Presses Universitaires du Septentrion.
- CHEVILLARD, Éric (1993). *La nébuleuse du crabe*. Paris: Minuit.
- CHEVILLARD, Éric (1997). *Au plafond*. Paris: Minuit.
- CHEVILLARD, Éric (1999). *L'œuvre posthume de Thomas Pilaster*. Paris: Minuit.
- CHEVILLARD, Éric (2001). *Les absences du capitaine Cook*. Paris: Minuit.
- CHEVILLARD, Éric (2002). *Du hérisson*. Paris: Minuit.
- CHEVILLARD, Éric (2003). *Le vaillant petit tailleur*. Paris: Minuit.
- CHEVILLARD, Éric (2005). *Oreille rouge*. Paris: Minuit.
- CHEVILLARD, Éric (2007). *Sans l'orang-outan*. Paris: Minuit.
- CHEVILLARD, Éric (2007). *L'Autofictif*. [disponible en 3/04/2010] <URL: <http://l-autofictif.over-blog.com/>>.
- GANNIER, Odile (2001) *La littérature de voyage*. Paris: Ellipses.
- GIRARD, Aline, RUIZ, Luc, SCHAFFNER, Alain (2006) "L'autre personnage du livre c'est le lecteur" (entretien avec Éric Chevillard) [en ligne], Centre d'étude du roman et du romanesque. Université de Picardie. [disponible en 3/04/2010] <URL: <http://www.u-picardie.fr> >